

# LA LANGUE FRANÇAISE DANS TOUS SES ÉTATS

RÉFLEXION PROPOSÉE PAR  
L'ÉCRIVAIN LOUIS CARON  
À LA COMMISSION DES ÉTATS GÉNÉRAUX  
SUR LA SITUATION ET L'AVENIR  
DE LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC

DRUMMONDVILLE LE 2 DÉCEMBRE 2000

J'ANNONCE D'EMBLÉE MA PRIORITÉ : INSCRIRE LA QUESTION DE LA LANGUE AU COEUR DE CHACUNE DES ACTIONS ET DES DÉCISIONS DU GOUVERNEMENT.

Je laisse à des gens plus compétents que moi la tâche primordiale de soupeser les lois, de mesurer les règlements et de “ métriser ” l'affichage. À d'autres également - n'est-ce-pas Monsieur Larose? - le souci d'encadrer l'apprentissage de l'anglais qui doit demeurer “ secondaire ”. Je veux prendre du recul. Me mettre en orbite comme le fait si bien depuis deux jours Marc Garneau, au-dessus de notre condition passée, présente et future, pour apercevoir de haut, avec le télescope du coeur, ce qui fait l'âme de ce pays perdu par l'histoire et ballotté sur les vagues du devenir.

Les premiers français qui sont débarqués ici, dans les années 1600, ne savaient pas qu'ils donnaient le coup d'envoi d'une formidable course en solitaire autour de soi-même. Depuis quatre cents ans nos grand-mères tricotent, avec la laine de nos moutons ou sur internet, selon les époques, nos grand-pères mordent dans leur pipe ou embouchent les trompettes de la réussite technologique ou financière, dans une perpétuelle entreprise d'exister. Ils se sont couchés tard, c'est certain. Ce n'est pas une raison pour nous endormir aujourd'hui.

À l'aube de leur cinquième siècle d'épanouissement en terre d'Amérique, les Français d'ici, habitants, canayens puis québécois, ont tour à tour tenu en échec l'hiver, les Anglais, Duplessis et Jean Chrétien, pour imposer un certain regard, vous vous souvenez? " C'est un grand-père au regard bleu qui monte la garde "... dixit Félix, une façon de voir, une manière de vivre qui nous soit propre.

Et que voient-ils, ces grand-pères et grand-mères d'aujourd'hui dont je suis? Que le pays se porte beaucoup moins mal que ses défenseurs nous l'affirment. À notre insu souvent, un bout de planche ici, un matériau composite là, nous avons laissé parler nos mains dans une ingéniosité qui nous surprendrait nous-mêmes si nous en prenions conscience. Que voulez-vous? Quand on a le nez sur la clôture, on ne se rend pas toujours compte qu'on s'est défriché un pays, surtout si le voisin s'acharne à entretenir une ancestrale chicane de clôture.

Il reste que le présent n'est pas toujours garant de l'avenir. Certaines saisons vous ménagent des verglas et des inondations dignes de passer à l'histoire. Des glaciations économiques - coupures budgétaires - des inondations multiethniques - n'est-ce-pas Monsieur Parizeau? - menacent d'emporter le jardinier avec son jardin.

Mais nous détenons une assurance-pays sur laquelle nous devons tirer les traites de l'avenir. Le siège social de cette entreprise n'est pas à Winnipeg mais à Québec. Son président se nomme Lucien. Bon nombre de ses vice-présidents sont des gens que je connais. En langage clair, cela s'appelle le gouvernement du Québec.

Ici, pas besoin de rapatrier des pouvoirs que l'on possède déjà. La fierté ne se calcule pas en nombre de votes. Le respect de soi ne s'inscrit dans aucune constitution. La grandeur d'âme ne se conforme à aucun règlement.

On aura compris que je plaide en faveur d'une vaste conspiration du gouvernement du Québec pour redonner au peuple québécois la fierté de sa langue, qui est le sang de sa pensée, d'où découle tout son agissement. Et je le dis en grondant, car les mots me font mal, ce ne sont pas toujours les autres qui nous ont saignés. Trop souvent, nous nous mutilons nous-mêmes. " T'sé veut dire? " Nous ratatinons nos élans à force de piétiner le vocabulaire. Nous nous coupons les ailes faute de savoir enfilet des phrases. Nous adorons le veau aux hormones de la

télévision, nous croulons de rire devant des humoristes qui se moquent de nous et nous nous acharnons trop souvent, comme des imbéciles, à ne pas paraître l'être.

Dans la grande course pour la survie des sociétés, sur le terrain de jeu planétaire, la première condition gagnante, et peut-être la seule, demeure le respect de soi. Cela passe par l'affirmation et l'aplomb. La langue est la santé de cet état d'esprit, d'âme et de cœur. Et la santé, ça s'entretient. Moi, je ne veux pas d'une langue de corridor!

Je le redis donc, je plaide en faveur d'une vaste conspiration du gouvernement du Québec pour conforter le peuple québécois dans sa fierté. Il faudrait le chanter et le crier, le dessiner et le construire, dans une nouvelle révolution encore moins tranquille que la précédente. L'avenir du peuple québécois s'affirmera dans une langue qui reflétera sa façon particulière de vivre en français en Amérique. Nos valeurs d'humanité, notre ingéniosité légendaire, notre solo dans le concert de la mondialisation, réclament une pensée claire inscrite dans une langue lumineuse.

En son temps, René Lévesque est parti en croisade pour convaincre les Québécois de la nécessité de nationaliser l'électricité. À son tour, Paul Gérin-Lajoie prit le bâton de pèlerin, comme on dit, pour aller annoncer la réforme de l'éducation. Lucien Bouchard devrait songer à laisser son nom à l'histoire comme celui qui redonna aux Québécois la fierté d'exprimer leur identité en français.

Je suis disposé à y contribuer dans toute la mesure de mes moyens d'écrivain. Il y va de ma survie personnelle.